

Ou que l'astre du jour incliné vers les mers
De ses raïons vermeils éclaire l'univers.
Pour moi, j'ai toujours fui le profane vulgaire ;
Les champs, dès ma jeunesse, & les bois m'ont
fçu plaire :

Le fol amour de l'or, ni la vaine grandeur
N'ont jamais altéré le calme de mon cœur :
De sinceres amis, une agréable étude
Charment de mon séjour l'heureuse solitude.
Puisse le Ciel long-tems donner à mes desirs
La même infouciance & les mêmes loïfirs !
Non, Tircis, pour la cour, pour le fracas des
villes
N'abandonnons jamais nos demeures tranquilles ;
Evitons le séjour du crime & des malheurs,
Et respirons cet air qu'ont parfumé les fleurs,
Où la paix regne encore & l'antique innocence.

Le poëte dessine les premiers travaux & la
premiere scenè du printems, après avoir fait
adresser des prieres *aux dieux* * par les ha-
bitans rassemblés.

* I Juin
1778. p. 172.
1778. p. 92.

On se sépare, on court, on s'anime aux tra-
vaux.

L'un attèle ses bœufs, fuit leur marche tran-
quille,

Et dans la terre humide ouvre un fillon facile ;
Un autre, armé d'un fer, arrache dans les
champs

L'infertile chardon parmi les bleds naissans ;
Celui-ci met l'acier à sa vigne chérie,
Ou d'un fossé profond entoure la prairie.

Celui-là va revoir ses jeunes arbrisseaux,
Et d'une main savante élague leurs rameaux ;
Un autre va, non loin de sa retraite obscure,
D'un utile jardin exercer la culture.

Tout respire, tout vit ; le soleil bienfaisant
Réveille par ses feux le monde languissant :

Les chênes des forêts ont repris leur feuillage,
Les vergers leur émail, les oiseaux leur ramage,

Les troupeaux sont émus de nouvelles chaleurs ;
Les vallons embellis de mille & mille fleurs

Offrent au berger tendre, à la bergere aimable,
Après d'une fontaine, une ombre délectable.